

Mistral Gagnant

Valérie n'est pas encore majeure mais elle a déjà un caractère bien trempé. Elle réussit non sans mal à convaincre ses parents de la laisser partir, en fait elle ne leur laisse pas le choix et les met devant le fait accompli. C'est ainsi que, le coeur meurtri par ces longues semaines de deuil, nous débarquons au Pla D'adet pour effectuer notre première saison sans le grand Jacques. Ni les retrouvailles avec les potes, ni la beauté des paysages, ni l'amour de Valérie ne réussissent à atténuer le trou béant au milieu de mon coeur. Le simple fait d'être dans le restaurant, de voir ses amis m'attriste. Tout dans ce lieu respire sa présence, ou plutôt son absence. À force de persévérance Valérie trouve les mots magiques :

« Il est tant pour toi de transmettre tout ce qu'il t'a appris ».

Jamais durant les années précédentes l'idée d'être père ne m'a traversé l'esprit, mais là j'ai trouvé l'amour. Avec Valérie c'est toujours la passion et notre désir d'avoir un enfant ne fait que grandir. À la fin de la saison d'hiver nous partons avec Jean-Mi à Arcachon, et c'est là dans la douceur du printemps que notre idylle connaît son couronnement. Valérie fait une grossesse heureuse et sans problème, elle aime être enceinte. Avoir un enfant dans le ventre la transcende, elle est belle comme jamais! Après la saison d'été, nous décidons d'effectuer un périple en Corse. On s'émerveille devant les calanques de Piana du côté de Cargèse, cormorans, goélands et aigles de mer survolent ce lieu magique magnifié par Guy de Maupassant.



Je m'arrêtais stupéfait devant ces étonnants rochers de granit rose, hauts de quatre cents mètres, étranges, torturés, rongés par le temps, sanglants sous les derniers feux du crépuscule et prenant toutes les formes, comme un peuple fantastique d'un conte féerique, pétrifié par quelque pouvoir surnaturel.

De Bonifacio aux plages de Santa Giulia ou de Palombaggia, du Cap Corse à Saint-Florent, la Corse est une île fantastique qui porte vraiment bien son nom d'« île de beauté ». Nous avons pas mal bourlingué en voiture malgré la grosseur de Valérie. Perdue dans les montagnes corses nous avons rencontré quelques locaux atypiques comme ce vieux bonhomme de 86 ans qui buvait des Ricards comme moi des menthe à l'eau. Nous avons mangé du cochon sauvage et tout un tas de « cochonneries » corses très sympathiques...un bien beau voyage, plein de tendresse et de sérénité.

Sur le chemin du retour on fait une halte à Saint-Gaudens au centre macrobiotique « Cuisine et Santé » dirigé par René Lévy, lui-même élève de George Oshawa. Nous sommes restés quelques jours au centre à tenter d'explorer le « Zen » macrobiotique, un système philosophique basé sur deux principes fondamentaux opposés et complémentaires, appelés yin et yang. Les repas sont constitués de céréales complètes (riz, sarrasin, millet), de légumes locaux de saison, et de légumineuses (lentilles, pois chiches, azukis) assaisonnés de miso, de tamari ou de gomasio.

Il faut bien le reconnaître nous sommes au milieu d'une sorte de secte, René Lévy est le gourou adulé de ce troupeau de fidèles. Il distribue la bonne parole comme un pape au balcon de son gîte campagnard. Il a, dans les années qui suivirent, subi pas mal de procès dont un a failli l'envoyer en prison pour non-assistance à personne en danger.

Je me demande souvent ce que je fais là, j'ai toujours détesté les prêcheurs de bonnes paroles, ils ne m'inspirent aucune confiance. Je ne sais pas où je vais, mais je sais déjà où je ne veux pas aller. Ce sont mes répulsions qui me guident et me montrent le chemin plutôt que mes attirances. Les groupes, les liges, c'est définitivement pas mon truc. Je suis trop con pour l'exprimer mais je sens bien qu'il y a quelques choses dans ces regroupements d'individus qui me déplaît au plus haut point.

Ma misanthropie naissante laissait déjà apparaître un Alceste de pacotille, mais Alceste quand même. Cette expérience dans le centre dura une quinzaine de jours, ce fut la dernière de ma vie.



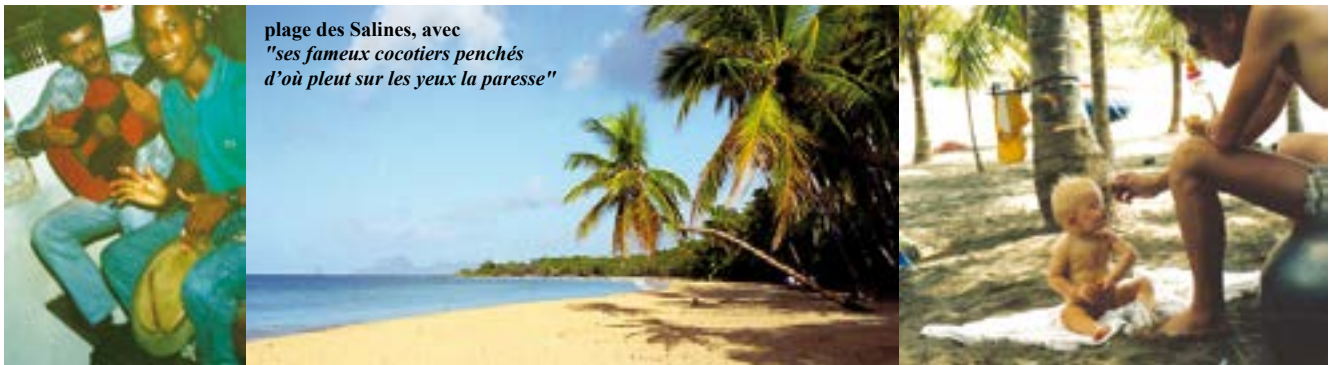
Vers la fin du mois de novembre nous sommes rentrés sur Royan pour attendre patiemment la naissance de notre enfant. Le 6 janvier 1988 Valérie s'offrit elle-même son cadeau d'anniversaire en mettant au monde notre fils... coïncidence troublante, elle était née le même jour 19 ans plus tôt. On décide de l'appeler Riva comme mon pote musicien.

Après la mort du grand Jacques et la naissance du petit Riva il faut faire un choix. Je ne peux pas continuer à faire les deux saisons. Nous avons besoin de stabilité et les déplacements incessants inhérents aux saisons deviennent trop compliqués.

Je décide donc tout naturellement de privilégier l'été à Royan qui nous donne une plus grande stabilité financière. Maman est entièrement d'accord, elle ne veut plus aller au Pla-d'Adet, ça lui fait trop de peine.

Nous avons donc mis le restaurant en gérance, ce qui nous donne en gros neuf mois par an pour faire autre chose.

Pour notre premier grand voyage en famille nous choisissons la Martinique afin que le petit Riva puisse passer l'hiver au chaud. On est rejoint très rapidement par Ben, le chanteur qui officie à la Paella l'été. C'est un personnage charismatique qui chante la rumba flamenca authentique de très belle manière... une sorte de gypsy king avant l'heure! Il fait la manche tous les soirs à la Paella avec un gros succès, Ben est un très bon guitariste. Il m'a initié aux standards de la musique espagnole. J'ai une tendresse particulière pour « *Friday Night in San Francisco* » de Paco de Lucia et pour la grande figure du chant flamenco Camaron de la Isla.



L'idée de passer l'hiver au soleil l'a tout de suite emballé. Nous avons dégoté une location à Petite Anse d'Arlet juste au dessous du volcan.

C'est un petit village de pêcheurs très pittoresque, situé sur la côte Caraïbe et complètement déserté par les touristes. La petite maison située sur les hauteurs de Petite Anse nous convient parfaitement. Vous imaginez le tableau: un jeune couple avec un enfant en bas-âge escorté par une sorte de gitan asthmatique au milieu de ce petit village où tout le monde se connaît.

Nous assistons souvent avec frayeur à des querelles de voisinage, des cris, des pleurs, des bagarres. Un jour c'est le dingue du dessus qui balance une chèvre crevée dans le jardin du voisin, un autre c'est celui du dessous qui engueule sa femme, enfin c'est la vie pittoresque d'un « village de fous ». Placée entre deux montagnes Petite Anse est isolée, les touristes ne font que passer devant sans s'arrêter, vu l'indigence de la plage et l'absence de commerce et d'infrastructures hôtelières.

Evidemment notre petite troupe excite la curiosité des autochtones qui se demandent certainement ce qu'on est venu faire là. On essaye néanmoins de se mêler à la population locale mais je sens bien qu'on est perçu comme des étrangers bien loin des sites touristiques qui leurs sont normalement dévolus.

Pour s'alimenter ce n'est pas forcément évident. Les étals de viande avec des tonnes de mouches ne sont pas vraiment attirants et du coup on se rabat sur les pêcheurs qui reviennent sur la plage en début de matinée. On vit en plein cœur de la Martinique au milieu des martiniquais. Au bout de quelques jours je décide d'acheter une vieille bagnole qui va nous permettre de visiter peignards les petits villages alentours.

Petit à petit nous commençons à découvrir les charmes discrets de notre petit coin de Martinique. Le petit marché du Diamant devient rapidement notre principal lieu d'approvisionnement. Il est très bien achalandé et nous prenons un grand plaisir à marchander avec les commerçants du coin.

Nous établissons notre quartier général dans un petit restaurant appelé « Au dessous du volcan » tenu par Hans, un hollandais complètement déjanté très porté sur la boisson. Il commence à être en forme après sa deuxième bouteille de Gin. La cinquantaine venant, il a décidé de poser ses valises à Petite Anse pour y couler des jours paisibles. Hans a pas mal bourlingué à travers le monde et a ramené de ses voyages des histoires étonnantes pleines de poésie... un personnage très attachant.

Pour échapper un peu à notre « village de fous » nous entreprenons de découvrir la côte atlantique de l'île. Ce qui nous mène jusqu'à Saint-Anne et sa magnifique plage des Salines avec « *ses fameux cocotiers penchés d'où pleut sur les yeux la paresse* ». Un paysage de carte postale fascinant, mais trop fréquenté à notre goût.

Nous préférons aller à l'Anse Trabaud qui regorge d'endroits ombragés propices au farniente et au pique-nique. La plage est très difficile d'accès en voiture ou même à pieds ce qui en limite d'autant la fréquentation. En outre tout le chemin est parsemé de mancenilliers, un arbre hautement toxique. Une légende Antillaise dit que l'ombre même du mancenillier porte malheur à celui qui la touche, la plage d'Anse Trabaud déserte et magnifique vaut bien quelques risques.

J'aime y plonger pour ramasser les oursins blancs que l'on apporte ensuite à une « Mama » locale qui cuisine merveilleusement le fameux « ted chadwon », le caviar des Antilles tant apprécié par les martiniquais. On passe ainsi tout l'hiver à regarder grandir le petit Riva et à suivre de loin la vie tumultueuse de notre village.

Le soir il nous arrive souvent d'aller voir Ben faire la manche. Il a rencontré Claude un jeune percussionniste local et mis au point à la va-vite un tour de chant afin de se produire dans les restaurants à touristes des environs. Ben chante du flamenco accompagné au tambour par le jeune martiniquais. C'est un duo assez cocasse et inattendu aux Antilles, mais ça marche pas mal pour eux.

C'est la première fois que nous passons Noël hors de France et loin de la famille. Nous fêtons le premier anniversaire du petit Riva, ainsi que le vingtième de sa maman dans la joie et la tendresse.

J'ai vécu l'enfance de Riva comme une longue et belle récréation. Ce fut une période bénie. Il a été pendant de longues années le gardien de la vieille malle en bois où dorment mes souvenirs d'enfant. On passait notre temps à s'amuser. La décision la plus dure qu'on avait à prendre c'était de savoir à quoi on allait jouer. Pendant toute sa scolarité je n'ai jamais ouvert son cartable. Comme il était doué à l'école sans travailler, j'ai tout fait pour que son enfance soit de longues vacances. Je lui appris les chansons et les poèmes que j'aimais, il me fit découvrir les contes de fées et les dessins animés.

Je lui enseignais les échecs et les jeux de société, il m'entraîna dans un monde imaginaire de légo et de playmobil.

Je lui inculquais l'envie de se surpasser, il m'obligea à devenir humble et à douter. nous vivions en musique et en harmonie dans un monde imaginaire où « le fragile » a sa chance.

Je l'emmenais aux concerts de mes potes musiciens, en studio pour les enregistrements d'albums et partout où j'allais. Il sautait l'école quand on avait mieux à faire.

Des grandes vacances vous dis-je...!

N'allez pas croire que j'ai la nostalgie de cette époque, je suis simplement heureux de l'avoir vécu pleinement. Ce fut une immense bouffée d'air pur, qui me donna l'énergie de créer, d'avancer et de rêver à un monde meilleur.

Dès que Riva eu trois ans Valérie décida de reprendre ses études là où elle les avait laissés. Elle rêvait d'intégrer une école de stylisme mais pour ça il fallait le bac.

La mère et le fils ont donc fait la rentrée des classes en même temps, elle en terminale et lui en petite section. Elle passa le bac avec succès ce qui lui permit d'intégrer l'année suivante l'école « Esmod » de Bordeaux. Pendant les deux premières années Valérie rentrait tous les week-end à Royan, par contre la dernière année se passait à Paris et là on la vit moins souvent. Trois ans plus tard elle est sortie de l'école avec le diplôme de styliste-modeliste.

